

Octobre 2016

Qantara

Magazine des cultures
arabe et méditerranéenne

101

■ DOSSIER

Voyages au temps de Marco Polo et Ibn Battûta

HISTOIRE ■

Les Tarazi,
ébénistes d'art

VOYAGE ■

Balade gourmande
en Oranie

INSTITUT
DU MONDE
ARABE

المعهد
العالم
العربي

M 02530 101 F 7,50 € RD



histoire



Dimitri Tarazi
devant le trône
en 1900.

© ARCHIVES FAMILLE GEORGES
A. TARAZI

Les Tarazi



Le trône du sultan

La réputation des Tarazi en matière d'ébénisterie d'art doit beaucoup à la réalisation d'un trône destiné au sultan Abdul-Hamid II à l'occasion des 25 ans de son accession au pouvoir. On sait que c'est le gouverneur (mutasarraf) du Mont-Liban qui en avait fait la commande en même temps que deux fauteuils et quatre grandes chaises. Le trône, fabriqué en bois de cèdre, fut acheminé à Istanbul par une délégation de hauts fonctionnaires.

La Résidence des Pins

À la demande d'Alfred Sursock, la Maison Tarazi participe à la réalisation des boiseries pour le Cercle du Parc qui sera connu sous le nom de la « Résidence des Pins ».

Portes, fenêtres, porte-fenêtres et volets aux différents motifs géométriques ont été réalisés dans les règles de l'art par l'équipe de Gebran D. Tarazi.

Sur la porte monumentale haute de 6 mètres sur 3,50 mètres de large, en bois sculpté de calligraphies arabes, d'arabesques et de motifs géométriques, le nom de Gebran Tarazi est discrètement taillé. C'est devant cette porte que, le 1^{er} septembre 1920, le Général Gouraud, au nom de la République française, proclamera l'État du Grand-Liban.



Carte de Visite
André Terzis et
Fils. Jérusalem
1904-1905.

© D.R.

Beyrouth. Souk
el-Gamil où
Dimitri Tarazi
a ouvert son
magasin.

© Ed. ANDRÉ TERZIS ET FILS.



illustres ébénistes d'art

L'enquête de Camille Tarazi débute en 1995, à la mort du grand-père Émile qui avait entrepris de dresser l'arbre généalogique de la famille. Décidé à en savoir davantage, Camille Tarazi se lance alors à la recherche de ses ancêtres. Pendant vingt ans, il recueille témoignages et documents, fouille dans les vieux cartons et les archives des évêchés et des journaux, consulte des papiers officiels. Résultat : un livre volumineux, abondamment illustré, qui célèbre la saga de la maison fondée par Dimitri Tarazi, qui fêtera ses 155 ans en 2017.



par **François Zabbal**
avec **Camille Tarazi**

En réalité, ce que dévoile Camille Tarazi est plus qu'une success-story familiale, c'est un pan de l'histoire politique, économique et sociale de cinq villes arabes : Damas, Beyrouth, Jérusalem, Le Caire et Rabat. Antiquaires, éditeurs de cartes postales, ébénistes, hôteliers, les Tarazi ont su épouser leur siècle, tirant profit de la mondialisation des échanges et des goûts, sans hésiter à s'expatrier pour fonder des succursales lointaines, à Rabat, par exemple, quand il l'a fallu.

L'exil

L'ancêtre s'appelle Méguerdtich Terzi Bâchi, ou « maître brodeur ». Comme ailleurs, le métier (terzi, tarrâz) a fourni ici le patronyme de ce Méguerdtich au prénom si arménien, équivalent de Baptiste. Pour quelle raison quitte-t-il Urfa pour Damas vers 1796 ? Nul ne le sait. Arrivé à destination, il change sans doute de confession et se rallie à la communauté grecque orthodoxe. Des décennies qui suivent aucune information ne subsiste sur sa progéniture jusqu'à la mort en 1859 de l'aîné de ses petits-enfants, Touma (Thomas), qui laisse dix rejetons. L'aîné des garçons, Dimitri, devient alors à 22 ans le chef de famille. C'est lui le véritable fondateur de la dynastie industrielle et prospère des Tarazi.

Un an plus tard, Damas est le théâtre d'un effroyable massacre qui provoqua une vive émotion

en Europe. Pendant trois jours de juillet 1860, le quartier chrétien est mis à feu et à sang. Les deux tiers des chrétiens périssent, et toutes les maisons et les églises sont incendiées. Avec les rescapés, les Tarazi prennent la route de l'exil. Plus tard, ils retourneront à Damas.

Beaucoup de familles feront souche à Beyrouth. Les Debbas par exemple, qui investissent les 40 000 piastres d'indemnités versées par le gouvernement ottoman aux sinistrés pour fonder un atelier de soie et de coton. La famille Tarazi, elle, se scinde en deux. Dimitri et Nicolas s'installent à Beyrouth avec leurs deux sœurs, tandis que les quatre jeunes frères se rendent en Grèce poursuivre leurs études en même temps que Constantin qui se consacrerait à la théologie à Athènes. Ce séjour grec aura une incidence importante : la séparation



entre les deux branches de la famille est accentuée par le nom devenu Terzis en grec.

Dans les familles chrétiennes d'alors, il y a toujours eu une vocation cléricale plus ou moins spontanée. Si l'aîné est généralement voué à diriger l'entreprise familiale, le cadet se destine à l'Église, et dans les familles bourgeoises on brigue la fonction d'archimandrite, voire d'évêque. Constantin, lui, rejoint plus tard l'évêché grec orthodoxe de Beyrouth puis, au terme de plusieurs voyages, il se retrouve en 1882 à la tête du couvent Saint-Jean à Douma (Liban) qu'il va restaurer. Finalement, il est nommé évêque d'Erzeroum, en Anatolie orientale. Est-ce une disgrâce ? Toujours est-il qu'il y meurt avant même son installation, quinze jours après son élection.

En cette seconde moitié du XIX^e siècle, Beyrouth est en plein essor. La petite bourgade de trois mille habitants en 1805 et de huit mille en 1830 s'accroît rapidement pour atteindre les cent vingt mille habitants à la fin du siècle. Sa rade réaménagée en fait, dès le milieu du siècle, le principal port de la côte du Levant. Y contribue fortement la construction par une société française d'une route carrossable entre Beyrouth et

Camille Tarazi Né à Beyrouth en 1974, architecte de formation, Camille Michel Tarazi intègre l'entreprise familiale en 1996. Parallèlement à son activité, il se lance dans des recherches généalogiques dont le fruit est un livre écrit avec Tania Rayes Ingea : *Vitrine de l'Orient. Maison Tarazi fondée à Beyrouth en 1962*, paru aux Éditions de la revue phénicienne en 2015.

Constantin, André, Georges et Youssef Tarazi en Grèce.

© ARCHIVES FAMILLE ÉMILE & ÉMILIE TARAZI

histoire



Maison Daouk.
Beyrouth, 1920,
hall central
1^{er} étage.

© PHOTO RODRIGUE ZAHRA

Damas, ainsi que la longue paix que connaît le Liban de 1860 à 1914 sous un régime semi-autonome. Beyrouth elle-même se modernise. Les anciennes murailles sont démolies et les rues sont élargies comme on le fait au même moment à Istanbul et au Caire. L'éclairage au gaz s'y répand dès 1888, et bientôt le tramway sillonne ses rues. On compte trente bazars et vingt-cinq hôtels où se presse une clientèle locale et étrangère. À l'ouest de la place des Canons, de nouveaux souks sont construits, souk al-Tawileh (1874), souk Ayyas (pour les étoffes) et souk al-Jamil (1894). Des souks qui seront brûlés et pillés un siècle plus tard pendant les guerres libanaises.

Une activité florissante...

Camille a eu du mal à reconstruire le puzzle de l'entreprise familiale, décédément plus complexe qu'un arbre généalogique. Il faut redescendre le temps jusqu'en 1881 pour trouver une trace de leur activité dans le quotidien de langue arabe *Lisân al-Hâl*. On y apprend qu'un magasin appartenant à « Tarazi, Massabni et associés » est situé dans le khan el-Chouneh, non loin du quai principal du port de Beyrouth. L'enseigne propose une marchandise un brin hétéroclite : tissus de France, pièces

d'antiquités, objets de quincaillerie, livres d'histoire et de littérature, cahiers...

En 1889, les noms des frères Tarazi apparaissent dans un guide ottoman de Beyrouth. Sans aucune mention d'un associé. Mais un doublon inattendu devait surgir cinq ans plus tard. En septembre 1894, les frères Tarazi travaillent sous deux raisons sociales distinctes, quoique ressemblantes : « Dimitri Tarazi & fils » d'un côté, « André Terzis & fils » de l'autre. Le premier a ajouté « Au Musée oriental », et le second « Au Magasin oriental ». Les enseignes se répondent sans détour, hormis pour le nom de famille qui adopte, chez André, la graphie grecque. Cette division par scissiparité est loin d'être néfaste à la famille. Tout au contraire, elle marque un nouveau départ caractérisé par un rayonnement dans tout le Proche-Orient.



Détail inscription orientale, plafond oriental en plâtre peint, réalisé par la Maison d'André Terzis.

© PHOTO HOUDA KASSATLY, 2008

Ainsi, des succursales seront-elles créées à Jérusalem, Damas, Le Caire et Alexandrie. Quant au domaine d'activité, il ne cesse de se diversifier au gré de la demande toujours plus variée et soutenue.

En introduisant le mot « oriental » dans leur raison sociale, Dimitri et André Tarazi montrent assurément qu'ils ont du flair. Ils ont compris très vite qu'un nouveau marché s'ouvrirait à ceux qui savaient y répondre. Pièces d'art ou objets de pacotille, l'orientalisme est devenu à la mode et il le restera longtemps. Des photographies jaunies nous montrent l'intérieur d'un magasin Tarazi, véritable capharnaüm où s'empilent toutes sortes de marchandises : objets en cuivre et en bronze, lanternes, chandeliers, aiguillères, vases, bassines provenant du Proche-Orient et d'Afrique du Nord. Et il ne s'agit pas seulement de produits de l'artisanat local dont sont friands les touristes de passage. Des pièces d'antiquité sont recherchées et vendues à de prestigieuses institutions, tel le Semitic Museum de Harvard, représenté par David Gordon Lyon dont le nom figure sur de vieilles factures.

Dimitri Tarazi a choisi de s'installer dans le nouveau marché de souk al-Jamil tandis qu'André reste pour l'heure au marché plus ancien de souk el-Bazerkan dans le khan el-Touteh. Une autre décision stratégique est prise au tournant du siècle : l'ouverture de succursales dans d'autres villes. Beyrouth est certes une place de commerce florissante, mais elle n'a pas l'ancienneté ni le poids de Damas en matière de production artisanale. Il faut donc aller au plus près des ateliers pour surveiller l'exécution des commandes. En même temps, Jérusalem, où affluent les pèlerins et les touristes par milliers, ne peut être négligé. Un autre marché est devenu incontournable : l'Égypte occupée par les Anglais depuis 1882, dont on sait surtout qu'elle accueille à bras ouverts les intellectuels syro-libanais qui fuient la police secrète du sultan Abdul-Hamid qui sévit à Beyrouth et Damas.

LES TARAZI ILLUSTRÉS ÉBÉNISTES D'ART

« Notre boutique est logée à l'étage, dans le khan el-Touteh du souk el-Bazerkan. Nous proposons un grand choix de tissus en soie, coton et laine, et des articles orientaux en gros et au détail. Il existe également des pièces d'antiquité et des objets anciens dont la spectaculaire et fascinante lanterne réalisée par feu Elias Moussa el-Homsi »

Paru dans un guide de Beyrouth de 1889. Dans *Vitrine de l'Orient* p.8.

Jurji Zaydan, un grec-orthodoxe, y a fondé une revue, *Al-Hilâl*, et les frères Takla un quotidien, *Al-Ahram*, qui est aujourd'hui le journal semi-officiel le plus puissant d'Égypte. Les Tarazi, eux, n'ont pas les mêmes ambitions : c'est le marché du Caire et d'Alexandrie qui les intéresse.

... développée de père en fils

Les fils de Dimitri se sont répartis les succursales, à la manière d'une multinationale familiale. Touma et Gebran gèrent Beyrouth, Nakhlé s'installe à Jérusalem, Georges à Damas, Alexandre et Nicolas sont chargés du Caire. Mais ce dernier se désolidarise de ses frères dès le début de la Première Guerre mondiale. Il s'engage dans l'armée britannique où il est employé au service de la censure pour contrôler les messages en allemand. Mais pour la maison Tarazi, la guerre est une catastrophe. À Jérusalem, les Ottomans réquisitionnent tout, et le magasin doit fermer en décembre 1917, le mois où le

général Allenby entre dans Jérusalem triomphalement. En Égypte, Alexandre, qui a pris la relève, ouvre un magasin à Alexandrie, mais il se lance dans des opérations risquées, si bien qu'à la fin des hostilités c'est la ruine. Les dettes se sont accumulées et les tribunaux ont été saisis par les créanciers. Ce sera, pour toute la famille Tarazi, une longue épreuve, car, une fois liquidés les magasins d'Alexandrie et du Caire, il faut échelonner la dette, redresser l'activité à Beyrouth et vendre des avoirs, y compris les bijoux des épouses. Mais c'est l'incendie de la succursale de Damas en 1924 qui sonnera le glas de la société familiale. Georges Dimitri Tarazi décide de reprendre le flambeau pour payer les dettes avec l'aide de ses fils Alfred et Émile qu'il envoie travailler au Maroc chez leur oncle maternel.

Les bouleversements politiques que connaît la région au lendemain de la guerre ne sont pas sans conséquences économiques. Cependant, tant que le mandat français maintient

l'ouverture des marchés des pays sous sa tutelle, les activités industrielles et commerciales peuvent prospérer sans encombre. C'est plus tard, à partir des années 1950, qu'en raison de politiques fiscales différentes Beyrouth devient la grande place du commerce et des finances.

Les Tarazi, par vocation pourrait-on dire, étaient prédisposés à se mouvoir dans les échanges transnationaux, et aussi à s'adapter aux goûts nouveaux. L'orientalisme, sous toutes ses formes, a constitué un pan de leur activité. Un jour, le grand collectionneur libanais Fouad Debbas apprend à Camille que, entre 1902 et 1918, Dimitri et André Terzis ont été aussi des éditeurs de cartes postales. Quelque 876 cartes fabriquées par Dimitri Tarazi, et 510 par André Terzis ont été recensées à ce jour.

Il reste que c'est dans l'ébénisterie d'art, les étoffes de luxe et la décoration en général qu'excellent cinq générations successives. Preuve en est leur carnet de commandes à la fois publiques et privées tout au long du XX^e siècle. Un trône en bois sculpté, destiné au sultan Abdul-Hamid, fait beaucoup pour leur réputation (voir encadré), mais d'autres réalisations également. Les guerres libanaises de 1975 à 1989 leur seront pénibles, mais encore une fois, ils sortiront de l'épreuve en explorant de nouveaux marchés, comme les pays du Golfe, sans cesser d'innover. ●



Dimitri Tarazi et ses descendants vers 1902.

© ARCHIVES FAMILLE GABY MIMI TARAZI



Dimitri Tarazi (1837-1903)

Fondateur du magasin *Au Musée Oriental*, à Beyrouth en 1862, connu aussi sous le nom de *Dimitri Tarazi & fils*. Des succursales ont ouvert à Damas, Jérusalem, Le Caire et Alexandrie. En 1900, sa société reçoit le titre de « Fournisseur de S. M. I. le Sultan ottoman » à la suite de la réalisation du trône en bois sculpté.

André Terzis (1850-1935)

Fondateur de l'enseigne *Au Magasin Oriental*, à Beyrouth en 1868, connue aussi sous le nom de *André Terzis & fils*. Ses enfants, nés de sa première union, ouvriront une succursale à Jérusalem vers 1904. Plus de trente ans après, c'est à New York que ses enfants issus de son second mariage ouvriront une succursale sous le nom de *Joseph & Michel Terzis*.

Gebran Dimitri Tarazi (1867-1938)

Deuxième fils de Dimitri Tarazi. Considéré comme le génie créatif de la maison Tarazi avec son implication dans les motifs et travaux réalisés pour les boiseries de la Résidence des pins et des palais Surssock, Daouk et Karamé.

Georges Dimitri Tarazi (1876-1934)

Cinquième fils de Dimitri Tarazi. Il a géré la succursale de Dimitri Tarazi & fils à Damas de 1899 à 1924, date de l'incendie qui endommagea irrémédiablement le magasin. Avec la faillite de la société, et

pour « sauver l'honneur de la famille Tarazi », il devient le seul et unique successeur de la maison en se chargeant de payer les dettes avec l'aide de ses deux fils Alfred et Émile qu'il enverra au Maroc

Alfred (1907-1990) et Émile Georges Tarazi (1909-1995)

Avec le soutien de leurs parents, les deux grands fils de Georges Dimitri Tarazi vont assurer la continuité du savoir-faire familial à Rabat vers 1928, puis Damas et enfin Beyrouth. Leur société Alfred & Émile Tarazi prendra fin en 1987 en pleine guerre civile libanaise.

Michel Émile Tarazi (1944)

Avec la fermeture de l'hôtel Alcazar en 1975, Michel rejoint son père Émile en le secondant dans l'entreprise familiale. À la suite de la dissolution de l'entreprise familiale, Michel poursuivra, à partir de 1988, le travail ancestral avec son père puis avec son fils Camille.